

**KOBAYASHI, Audrey, dir., *Women, Work and Place*  
(Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994),  
212 p.**

Denyse Baillargeon

Volume 50, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305528ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305528ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baillargeon, D. (1996). Compte rendu de [KOBAYASHI, Audrey, dir., *Women, Work and Place* (Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994), 212 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 281-283.  
<https://doi.org/10.7202/305528ar>

KOBAYASHI, Audrey, dir., *Women, Work and Place* (Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994), 212 p.

Dédié à la mémoire de John Bradbury, ce recueil d'articles fait suite à un symposium international portant sur les femmes et le travail et dont il avait été l'instigateur. On y retrouve les contributions d'une dizaine de chercheurs et chercheuses provenant des États-Unis, de la Grande-Bretagne, mais surtout du Canada, et œuvrant dans différents domaines disciplinaires (géographie, histoire, sociologie et études urbaines). Outre l'introduction générale, l'ouvrage comprend neuf textes: deux sont de nature plus théorique, deux autres traitent de divers aspects du travail des femmes en Angleterre et aux États-Unis, tandis que les cinq restants portent sur le Canada, dont deux spécifiquement sur Montréal. Dans l'ensemble, les textes s'interrogent sur le contexte — au sens culturel, social, économique, géographique, historique ou économique du terme — dans lequel travaillent les femmes et se construisent les relations sociales de sexes, si bien qu'en dépit de la diversité des problématiques à l'étude, des bornes temporelles considérées et des approches théoriques et méthodologiques utilisées, l'ouvrage présente une certaine cohérence.

L'introduction, rédigée par Kobayashi et trois autres collaborateurs (Linda Peake, Hal Benenson et Katie Pivckles) prend le temps de situer la problématique générale du livre par une critique de trois études marquantes du travail des femmes: Yvy Pinchbeck, *Women Workers in the Industrial Revolution* (1930); Alva Myrdal et Viola Klein, *Women's Two Role* (1956) et Louise Tilly et Joan Scott, *Women, Work and Family* (1978). Les signataires visent d'abord à montrer comment, dans le passé, ces travaux ont contribué à perpétuer certains mythes qui ont rendu le travail des femmes invisible — en particulier celui des sphères séparées — pour ensuite plaider en faveur de l'abandon des vieilles dichotomies (privé/public, idéologies/conditions matérielles, etc.) et de l'adoption d'une nouvelle conception des relations sociales de genre qui tiendrait mieux compte de l'environnement dans lequel elles sont construites.

Les textes du recueil ne se réclament pas tous des théories postmodernes, mais la plupart traitent du travail des femmes en portant une attention particulière aux contextes dans lesquels il s'exerce et aux multiples interactions entre travail salarié et domestique. Dans sa critique des théories masculines des études urbaines, par exemple, Linda Peake insiste sur la nécessité de mettre en évidence les rapports entre production et reproduction et entre les

sphères privée et publique, si on veut en arriver à une meilleure compréhension du changement social urbain. Bettina Bradbury examine l'impact de la technologie sur le travail, tant salarié que domestique, des femmes de la classe ouvrière montréalaise au XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que Audrey Kobayashi s'attarde à l'expérience des immigrantes japonaises au Canada au début du siècle et démontre comment ce processus de migration a permis de maintenir les relations patriarcales traditionnelles menacées par les transformations socio-économiques que connaissait le Japon à cette époque. Joy Parr relie les formes de militantisme des ouvrières lors de la grève à la Penman en 1949 à la construction sociale de la respectabilité féminine, alors que, pour sa part, Sylvia Gold examine la participation des Canadiennes au marché du travail salarié depuis le début du siècle, en relation avec «les structures sociales, les valeurs et les attitudes qui empêchent ou facilitent cette participation» (p. 98).

Les quatre derniers textes s'intéressent à des questions plus contemporaines, quoique la dimension historique n'en est pas nécessairement absente. À travers l'étude de l'industrie du vêtement dans la région londonienne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, Alison Kaye démontre que certaines qualifications associées à la féminité ou à certaines races, ont été et sont encore systématiquement dévaluées, permettant une hiérarchisation de la force de travail dans laquelle les femmes et les minorités ethniques occupent les plus bas échelons. L'article de Damaris Rose et Paul Villeneuve examine le processus de féminisation de la force de travail à Montréal entre 1971 et 1981 et tente de vérifier dans quelle mesure les tendances à la déqualification, à la requalification et à la polarisation des emplois féminins et masculins s'appliquent au cas montréalais, alors que Susan Christopherson s'intéresse à l'impact de l'internationalisation de la production sur les stratégies économiques des ménages américains et, en particulier, sur l'emploi des femmes, en prenant pour exemple les régions non métropolitaines de l'Arizona. Enfin, Liz Bondi s'attarde, dans une perspective théorique, au processus de gentrification des centres urbains en Occident et plaide pour un renversement des perspectives; plutôt que de mettre l'accent sur les changements de la position des femmes dans l'économie formelle et informelle pour expliquer ce phénomène — en particulier leur participation accrue au travail salarié et l'augmentation du nombre des ménages dirigés par des femmes seules —, elle propose de considérer dans quelle mesure et comment ce processus modifie les relations de genre et les définitions de la féminité et de la masculinité.

Comme il arrive souvent dans le cas de recueils, la qualité et l'intérêt des textes proposés est un peu inégale. Alors que les études de Kobayashi et de Parr, en particulier, sont finement menées et sortent nettement des sentiers battus pour analyser des phénomènes maintes fois observés, celle de Gold est rédigée dans une perspective assez conventionnelle et contient peu d'éléments neufs. La contribution de Bradbury, qui constitue un ajout par rapport au projet initial, est moins bien intégrée à la problématique générale du livre, tandis que le texte de Rose et Villeneuve débouche sur des conclusions très peu... concluantes et, de ce fait, semble prématuré. L'ensemble des textes invite toutefois à réfléchir aux contextes (dans tous les sens du terme) dans

lesquels les relations de genre sont articulées et proposent une vision plus dynamique des pratiques et des changements sociaux, en particulier en ce qui a trait au travail des femmes.

Département d'histoire  
*Université de Montréal*

DENYSE BAILLARGEON